

Quand Giuseppe Rensi défendait le droit au non-travail

Par Pauline Petit

Publié le dimanche 6 novembre 2022 à 20h45 | ⌚ 10 min | 🔊 PARTAGER



Rensi veut décrire "l'ennui profond, l'intolérance, le sentiment du caractère insupportable, la haine du travail"... ("Shoe Factory" de Franklin McMahon). © Getty

Peut-on être contre le travail ? Oui, répond Giuseppe Rensi, ce serait même la vraie nature de l'humain. En 1923, ce philosophe italien maudit rédige un essai à charge contre cette activité "insupportable", mais invincible.

"On ne veut plus travailler". Cette citation n'est pas tirée d'un énième article sur le "[quiet quitting](#)" ou sur le [plus sournois "brown out"](#), cette perte de concentration au travail qui nous guette. Elle nous vient d'un philosophe de Vérone : Giuseppe Rensi. Il y a presque un siècle, en 1923, ce penseur italien rédige [Contre le travail](#), sous-titré "[Essai sur l'activité la plus honnie de l'homme](#)" pour ceux qui ne trouveraient pas le titre assez explicite. Comment penser cette activité à la fois désirée et détestée, indispensable et aliénante ? Comment, pour reprendre le fil notre actualité, sortir du débat qui voudrait opposer un "droit à la paresse" (que certains défendent paradoxalement en évoquant la productivité des salariés passés à la semaine de quatre jours), aux fruits d'une "valeur travail" (au déclin supposée de laquelle l'exécutif voudrait par exemple pallier [en proposant de conditionner le versement du RSA à des heures d'activités](#)) ?

On ne trouvera chez ce "[poète maudit de la philosophie](#)" redécouvert à la fin des années 1980 ni la solution miracle aux inégalités salariales, ni l'annonce de l'avènement d'une société sans travail. Son écrit n'est pas non plus à proprement parler une tribune pour la réduction du temps de travail, [combat mené par Paul Lafargue](#) quelques années avant lui. Giuseppe Rensi s'emploie plutôt à déplier les raisons, toutes légitimes selon lui, pour lesquelles l'humain haïrait le travail de façon tout à fait naturelle. Et pourquoi ce problème, arc-bouté à une "morale du travail" absurde, est inextricable.

À réécouter : "[Travail](#)"

29 mars 2022 | 📌 ÉCOUTER PLUS TARD



37 min

Le travail est-il moral ?

Si le travail est selon Rensi un souci de chaque instant, c'est qu'il s'y niche un insoluble paradoxe. Alors que le travail s'impose à nous comme une obligation ou, selon ses mots, "[une prescription et un devoir éthique](#)", il nous semble également nécessaire de s'y soustraire pour vivre pleinement notre vie. Cela peut même devenir un objectif : on appellerait aujourd'hui à se dégager du temps en dehors du boulot pour s'accomplir pleinement. Autrement dit, le travail est à la fois nécessaire... et foncièrement indésirable. "[Il faut l'apprécier comme une vertu et dans le même temps faire toutes sortes d'efforts pour saisir à quelle condition il serait possible de s'en passer](#)", constate le philosophe. D'où ces "[pitoyables atermoiements contradictoires des jugements moraux sur la question du travail](#)"... Dans la mêlée de ces plaintes discordantes, on se demande si celui qui travaille pour vivre mérite davantage de considération que celui qui, pour [vivre vraiment](#), ne travaille pas. Mais suivant cette contradiction interne qui nous enjoint à considérer le travail comme "[une activité éthiquement ennoblissante](#)" tout en cherchant à s'en débarrasser comme d'un "[mal dont il serait légitime de demander l'accord auprès des pouvoirs sociaux qu'on le réduise au minimum](#)", Rensi considère que le plus méprisable, c'est surtout celui qui, n'ayant pas besoin d'une activité rémunérée pour vivre, continue néanmoins de travailler !

De façon plus générale (et insidieuse), la tension qui anime notre rapport au travail s'exprimerait dans l'effort des classes sociales pour se libérer du travail en s'en déchargeant sur d'autres classes, remarque le philosophe. Encore une fois, cette démarche lui semble à la fois moralement justifiée et condamnable. D'un côté, on peut admettre la tentative de certains à se défaire du travail en l'imposant aux autres afin de "s'assurer la possibilité d'une vie véritablement spirituelle et humaine". Mais dans le même temps, cela nous semble insupportable, car cela revient à condamner l'autre classe, la priver de la possibilité de mener une telle vie.

À réécouter : Peut-on échapper au travail ? (1/4) : s'accomplir dans l'incertain

27 janvier 2022

ÉCOUTER PLUS TARD



49 min

Aussi, observe le philosophe italien, plus le concept de travail est tenu pour noble dans la société moderne, moins on se soucierait de l'amélioration des conditions de travail des individus - une activité vertueuse l'est-elle véritablement si elle n'est pas sans contrepartie ? Si le goût de travailler est une vertu morale, alors il sera "rétribué dans la seule mesure où maintenir en vie le travailleur est nécessaire. Il n'y a donc pas lieu d'augmenter cette rétribution au-delà du minimum requis par le jeu des forces économiques". Au contraire, moins le travail est estimé, plus les revendications économiques et sociales pèsent dans la conscience publique.

Pour que les revendications prolétariennes (l'amélioration des conditions de travail, la diminution de sa durée, une rétribution plus élevée...) rencontrent un consensus plus large ou débouchent sur une lutte sociale gagnante, encore faudrait-il que le travail soit "dénudé de valeur morale", écrit-il. Le travail se montrerait alors tel qu'il est : une activité "nuisible et triste". Or, la morale de la société capitaliste "insiste originellement sur une conception du travail comme phénomène éthico-religieux de grande importance", poursuit-il. Sur la base de ce récit, les classes dominantes peuvent en conscience justifier la dure condition des classes prolétariennes, et les classes laborieuses avoir l'impression que la pénibilité de leurs tâches est en partie fondée.

À réécouter : Éloge de l'immobilité

27 janvier 2022

ÉCOUTER PLUS TARD



5 min

Quand la fable du travail se craquèle...

Mais cette pensée magique, laquelle permet aux uns de se dédouaner et aux autres de se consoler, ne tient plus. C'est en tout cas le constat que fait l'auteur de *Contre le travail*, au début des années 1920. Si les discours enthousiastes sur la fonction du travail retentissent encore çà et là, le décor bat de l'aile. Il faut tendre l'oreille, intime Rensi, et entendre "l'ennui profond, l'intolérance, le sentiment du caractère insupportable, la haine du travail" qui s'exprime même chez les classes laborieuses, lesquelles tentent pourtant de lui rendre sa dignité :

"La valorisation croissante du travail, son autorité et la dignité qu'il apporte, ne sont que la conséquence de la répugnance et de la haine, de plus en plus claires et de moins en moins comprises, qu'il inspire. (...) Les classes laborieuses haïssent le travail - et désirent d'autant plus sa valorisation qu'elles le haïssent. La haine du travail ; voilà le véritable catalyseur de l'exigence qu'il soit l'objet, sous tous ses aspects, d'une considération toujours plus grande."

Nous y sommes, les croyants du travail, classes laborieuses ou non, ont perdu la foi. Loin d'être divin, le travail est un "fait purement matériel et brutal, dénué de toute valeur éthique, dont il convient, dans la mesure du possible, de se soustraire". Pire, il est "une nécessité inférieure de la vie de l'espèce" ! Voilà comment Rensi intègre presque le problème du travail dans le champ de l'évolution : nous nous sommes élevés de la condition animale à la condition humaine en travaillant - les bêtes, elles, ne travaillent pas - et, ce faisant, nous nous sommes mis des bâtons dans les roues censées nous conduire vers notre développement spirituel. C'est un cercle vicieux :

"Pour passer de la vie animale à la vie de l'esprit humain - aux hautes sphères de l'art, de la poésie, de la religion, de la science, de la philosophie, des relations sociales, de la politique -, l'humanité devait construire l'engrenage, de plus en plus développé, compliqué, énorme, du travail ; mais, de cette façon, elle s'imposait une camisole de force, qui, pour ceux qui en étaient revêtus, rendait impossible l'obtention de ce que l'engrenage devait précisément servir à atteindre, à savoir cette vie de l'esprit, de la vie spécifiquement humaine."

Cette contradiction dramatique devait ainsi se perpétuer dans l'histoire de la lutte des classes, dans cet effort à la fois légitime et injuste des uns pour être "délivré du travail, tout en comptant sur ses fruits"... dont la récolte est assurée par les autres ! Que faire pour sortir de cette impasse ? Aux esquisses de solutions, notre philosophe italien préfère les constats amers. Pour lui, la situation est désespérément inextricable. "Tout plan, projet ou tentative pour apporter une solution rationnelle, définitive ou, au moins, satisfaisante sur le long terme au problème que pose le travail est un pur fantasme romantique, une fantaisie juvénile" - merci Rensi.

À réécouter : "Quiet Quitting" : la fin de l'engagement au travail ?

5 septembre 2022

ÉCOUTER PLUS TARD



9 min

Maître ou esclave, joueur ou travailleur

Mais derrière ce pessimisme, il faut lire le désir du philosophe de déjouer les promesses politiques de tous bords qu'il juge intenables. Celles du marxisme, du libéralisme, comme celles du fascisme qui se propage alors en Italie. Selon Rensi, malgré les velléités politiques révolutionnaires, nous ne sommes finalement jamais sortis d'une forme d'esclavage à l'antique. On retrouve, d'un côté, l'oisif qui peut jouir de la "skolè", ce "*temps libre et libéré des urgences du monde qui rend possible un rapport libre et libéré à ces urgences, et au monde*" selon la définition [Pierre Bourdieu](#) dans ses *Méditations pascaliennes* (1997), qui permet de poursuivre librement des activités artistiques ou intellectuelles par exemple. De l'autre, l'employé qui asservit "*sa propre activité au profit d'autrui*", et se rapproche en cela de l'esclave antique, à la seule différence - et elle n'est pas si notable que cela pour Rensi - qu'il est rémunéré. Si la révolution industrielle a pu un temps contribuer à revaloriser le travail en le rendant moins pénible et en augmentant plus généralement les richesses, le capitalisme, son appétit productiviste et son exigence de rentabilité, aurait tué ce potentiel élan libérateur du travail.

Une façon de s'en sortir serait alors de reconsidérer ce que le travail n'est pas : du jeu. Rensi décrit le travail comme une pratique qui, *a minima*, s'accomplit en vue d'un résultat extérieur à elle-même (ne pas être licencié, toucher un salaire, rapporter de l'argent à son entreprise, assurer un service public...). À l'inverse, le jeu engage un effort qui n'est accompli que pour lui-même ; au-delà du plaisir qu'il est à même de procurer, on y retrouve notre autonomie. Ce n'est donc pas l'effort qui distingue le travail du jeu, mais le fait que le jeu s'exerce pour l'intérêt qu'il éveille de façon intrinsèque. L'artiste est de ce point de vue davantage un joueur qu'un travailleur, juge Rensi. De même que le philosophe, le scientifique ou même... le journaliste (version éditorialiste) ! Voilà comment la classe qui acquiert la possibilité de "*décharger sur d'autres le travail proprement dit*" devient la classe des joueurs, celle qui peut se consacrer soit à l'oisiveté, soit à la besogne ludique et épanouissante de "*la science, de l'art, de l'étude, de la direction politique, intellectuelle et morale de la société*"...

À réécouter : Est-il nécessaire de travailler ?

27 janvier 2022

🔖 ÉCOUTER PLUS TARD



58 min

Cette différence d'attitude vis-à-vis du travail expliquerait aussi pourquoi les classes laborieuses ont le sentiment que leur labeur mérite davantage rétribution que le travail purement intellectuel. Pourquoi rémunérer davantage un professeur d'université qu'un cheminot ? Pourquoi le payer tout court : s'il est passionné par sa matière, ne jouit-il pas de l'incalculable avantage sur le mécanicien que son activité lui apporte par elle-même la satisfaction à laquelle il aspire ? "*Les masses laborieuses considèrent que le travail proprement dit (tel le leur) est effectué uniquement parce qu'il donne lieu à une contrepartie en argent, et que rétribuer le (prétendu) travail que l'on accomplit par goût ou par passion, tel celui d'un poète, d'un peintre ou d'un philosophe, revient à payer quelqu'un parce qu'il se promène, car la promenade aussi fatigue*", décrit le polémiste.

D'aucuns diraient qu'il faudrait les payer tout autant. Rensi, lui, voit surtout s'exprimer l'expression de la haine du travail qui engendre et ne prospère que dans un système inégalitaire. S'il donne raison à l'ouvrier qui estime mériter davantage son salaire que le poète, dans la mesure où ses revenus peuvent être perçus comme une compensation légitime au fait d'agir contre notre inclinaison naturelle (à savoir, on l'aura compris, ne pas travailler), l'auteur italien persiste à défendre également les oisifs résolus et radicaux : "*pour qu'il y ait des têtes actives*", il faut que "*les mains puissent rester oisives*".

À réécouter : Des « bullshit jobs » au néo-artisanat : une génération en quête de sens

27 janvier 2022

🔖 ÉCOUTER PLUS TARD



58 min

Eloge de l'oisiveté au temps du travail

Comment trouver le moyen de réconcilier dans la société les têtes et les mains ? Pas de solution clef en main, justement, sinon un éloge moderne de l'oisiveté. Et pour ce faire, Rensi convoque le mathématicien et philosophe des sciences Henri Poincaré, lequel devait pourtant être peu enclin à célébrer le désœuvrement :

"*Si nous voulons affranchir l'homme des soucis matériels, c'est pour qu'il puisse employer sa liberté économique à l'étude et à la contemplation de la vérité*", écrit le scientifique français dans *La Valeur de la science* (1905). *Moi, si j'admire les conquêtes de l'industrie, c'est surtout parce qu'en nous affranchissant des soucis matériels, elles donneront un jour à tous le loisir de contempler la nature.*"

Bien sûr, pour Rensi, faire confiance au travail (celui de l'industrie, des machines ou, citerait-il peut-être aujourd'hui, du numérique), pour se libérer du travail, c'est être bien naïf. Mais il loue l'intuition du savant : la vie contemplative est supérieure à la vie de labeur, laquelle "*trouve sa justification dans la conviction (erronée) qu'elle pourrait simplement devenir le moyen d'atteindre une telle vie*" - soit travailler pour avoir le droit de ne pas travailler. Citant son contemporain Maxime Gorki, écrivain russe et militant bolchevique, Rensi se demande à quoi bon travailler si c'est pour avoir à manger, et se nourrir, si c'est uniquement pour pouvoir travailler ?

Qui ne met pas la main à la pâte ne mange pas, voilà l'équation démagogique qui prétend faire taire toute contestation. Rensi conteste : l'humain doit aussi se nourrir spirituellement. "*Alors que la nature charnelle de l'homme exige qu'il se nourrisse, sa nature spirituelle lui enjoint, peut-être même plus impérieusement, de ne pas travailler pour pouvoir jouer et se livrer à la contemplation*", écrit le philosophe. *Il faudrait plutôt parler d'un droit au non-travail plutôt que d'un droit au travail*". Car, après tout, si le travailleur peut se payer, plus ou moins bien, de quoi manger, a-t-il le temps d'alimenter son esprit ?

Réponse négative de l'essayiste, calcul savoureux des temps alloués au travail et ceux accordés aux "*aux exigences d'une vie véritablement humaine*" au cours d'une journée à l'appui :

- "*Sommeil (y compris le temps nécessaire à se dévêtir et à s'endormir) : 8 h 30*"
- "*Toilette matinale (y compris bain, friction, massage, gymnastique, petit déjeuner, bref repos) : 2 h 30*"
- "*Pour les deux repas principaux (y compris le laps de temps qui suit, durant lequel on ne doit pas s'occuper, 3 h chacun) : 6 h*"
- "*Mouvement quotidien en plein air : 2 h*"
- "*Temps à consacrer à la lecture de livres et de journaux, à la culture en général, à la conversation et aux rapports affectifs personnels, à la politique, aux pratiques religieuses, etc. : 3 h 30*"
- "*Total : 22 h 30*"

Concéder aux exigences de cette "*vie hygiénique et spirituelle*" uniquement le temps qui reste après avoir d'abord satisfait à celles du travail, est devenu la norme... sans que les moralisateurs du travail ne parviennent complètement à taire cette question qui résonne depuis les vers antiques du poète Martial : "*Que ne puis-je à mon gré disposer de ma vie ?*"

Encore une fois, l'Italien jette une pièce dans l'autre plateau de la balance. S'il ne devait rester, par exemple, qu'une heure et demie disponible pour le travail, on ne pourrait fournir la "*quantité de production que nécessite une construction sociale complexe et évoluée comme la nôtre*". Ou il faudrait alors que les forces productives soient fournies par chaque membre de cette société - une idée qui rappelle [les projets communautaires et utopistes de Charles Fourier](#) pour mêler besogne collectivisée et épanouissement individuel, dans un joyeux productivisme jardinier sensé échapper aux spéculations financières...

À lire aussi : [Le phalanstère, la folle utopie de Charles Fourier](#)

Les Temps absurdes

En européen du début du XXe siècle, Rensi estime que, depuis l'Antiquité, nous n'avons finalement fait que rejouer, mais sans en assumer les termes, la solution qu'avaient donnée les Grecs au problème du travail : sauver l'épanouissement spirituel des uns en la déniait aux autres. Et toutes les réponses qu'on tente d'apporter à ce problème, qu'elles émanent des nouveaux esclavagistes modernes comme des bourreaux de travail vantant ses bienfaits en sifflant d'y adhérer, lui semblent ineptes. Sans parler de ceux qui ratiocinent sur le sujet, sans savoir que ce qu'ils font, ce n'est pas vraiment du travail.

Nous sommes cent ans en arrière et, déjà, des penseurs écrivent sur l'absurdité du monde du travail. À défaut de l'abolir, Giuseppe Rensi appelle donc à accepter la haine du travail, la reconnaître, ne serait-ce que par respect pour les travailleurs ! Le même homme se fera d'ailleurs le philosophe d'un traité de l'absurde, plus retentissant que son réquisitoire contre le travail, dans lequel il remet encore sur le métier cet obsédant "problème du travail", cette fois peint sous les traits des Danaïdes ou de Sisyphe.